

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

VIII-ème
année

5-7

Mai-juillet
1921

Publication
mensuelle ◦

dirigée par

N. IORGA
G. MURGOCI
V. PÂRVAN

◻◻ S'adresser pour la rédaction à ◻◻ Dépôt à la Librairie PAVEL
N. IORGA, Bucarest (Roumanie). SURU, Bucarest (Roumanie).

SOMMAIRE : ARTICLES: *N. Iorga*: Encore un traité de croisade (1308). — **COMPTES-RENDUS:** *Yakchitch et Gopëvic*: Révolution serbe. — *Roman*: Dobrogea. — *Metes*: Commerce roumain avec la Transylvanie. — *Murgoci*: Bessarabie. — *Greco*: Erotocrite. — *Tzenoff*: Histoire des Bulgares. — Mouvement coopératif roumain. — *Edwards*: Hospitaliers. — *Romanschy*: Complot de Brâila. — *Ilg et Schindler*: Serbes et Bulgares. — *Antipa*: Danube. — *Andrèadès*: Constantinople. — *Condurachi*: Agents moldaves. —
CHRONIQUE.

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc“

1921

Prix : 5 francs

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

Encore un traité de croisade (1308); ses renseignements sur l'Europe orientale

En 1906, M. Olgierd Górka, aujourd'hui attaché militaire à la Légation de Pologne, publiait, sous le titre «Anonymi Descriptio Europae orientalis», des pages d'un haut intérêt sur la situation de l'Est et surtout du Sud-Est européen qu'il avait découvertes dans un manuscrit considéré comme contenant seulement le traité, bien connu, du moine arménien Haythou, sur le devoir de croisade de ses contemporains.

Il s'agit évidemment — l'éditeur, dans une préface très étendue et d'un grand intérêt, l'a bien prouvé — d'un mémoire rédigé précisément en 1308. L'auteur anonyme, sans doute un Français (il parle, p. 31, de la *marcia*, la marche de Serbie), à une époque où la société française était seule à s'occuper de de ces grands rêves de restauration de la chrétienté orientale, commence par exposer l'état de l'«Empire constantinopolitain» ou de la «Grèce» pour passer ensuite aux royaumes de Rascie (Serbie), de Bulgarie, de Ruthénie (Russie), d'Albanie et de Pologne.

Il trouve que les Grecs possèdent encore des provinces étendues et prospères, en Asie Mineure aussi bien qu'en Europe, et il donne aux villes asiatiques, très correctement, leurs noms anciens, rappelant tout ce qui dans l'antiquité et aux commencements chrétiens du moyen-âge s'y rattache (Concile de Chalcédoine, mort de Hannibal, St Luc, les Galates, Troie—Trogia—). Il paraît connaître personnellement ces régions, car il cite le nom vulgaire de cette Asie Mineure, «Natuli» (l'Anatolie). Mais, en Europe, il croit que le Danube disparaît à grand fracas dans «un grand précipice». Il parle de l'empereur régnant, le vieil Andronic, qui n'était pas un porphyrogénète, titre dont il donne l'explication. La Capitale de l'ancienne Macédoine lui est connue, et il signale les restes de l'étable de marbre où était logé Bucéphale. Comme il appelle le Mont Athos «Sfeptagoria», Svétagora, le nom slave de la Montagne Sainte, on a la preuve

qu'il avait une expérience personnelle de ces régions : il croit y découvrir la patrie du «fameux chevalier Achille». Il signale la possession du roi de Serbie, Ouroche Milioutine, dans ce district, comme époux de la fille d'Andronic.

Les Roumains de Thessalie sont mentionnés dans ce passage, d'un haut intérêt: «Notandum quod inter Machedoniam, Achayam et Thesalonicam est quidam populus valde magnus et speciosus, qui vocantur Blazi, qui et olim fuerunt Romanorum pastores, ac in Ungaria, ubi erant pascua Romanorum, propter nimiam terre viriditatem et fertilitatem, olim morabantur. Sed tandem ab Ungaris inde expulsi, ad partes illas fugierunt. Habundat enim caseis optimis, lacte et carnibus super omnes nationes. Terram horum Blachorum, que est magna et opulenta, exercitus domini Karuli, qui in partibus Grecie moratur, fere totam occupavit et ideo convertit se ad regnum thesalonicense et actu mari terraque expugnant civitatem thesalonicensem dictam cum regione circumadjacente.»

Le passage a une assez grande importance. Très bien informé sur le compte de ces bergers roumains de Thessalie, l'auteur connaît les chroniques hongroises de cette époque, comme celle de Simon de Kéza, qui, lui aussi, parle de ces «pasteurs des Roumains» et de leurs «pascua Romanorum», dont, du reste, il sera parlé dans la suite aussi. Quant à l'«armée du seigneur Charles» qui assège Salonique, ce sont les Almogavares à la solde de Charles de Valois.

L'auteur s'occupe ensuite des provinces grecques voisines. En Épire, «le pays du despote», il mentionne les villes, mentionnant que le prince d'Achaïe, fils du roi de Sicile, possède une partie de ce territoire; il connaît aussi le frère de la femme grecque de ce prince, Thomas, fils de Nicéphore, qui a épousé la fille de Michel Paléologue et fait une guerre acharnée à son parent. Parlant des îles, il considère comme récent l'établissement des Hospitaliers à Rhodes.

L'Empire grec est présenté dans sa pompe et sa faiblesse actuelle. L'empereur et sa cour se revêtent «de soie et de drap d'or ou d'écarlate, fourré de précieuses fourrures», aux larges manches, comme une «dalmatique»; le César d'Orient ne chevauche jamais autrement qu'avec une suite de 2—3.000 personnes armées. Il ne prend ses repas que séparément, dans la

grande salle des festins, sur une place rehaussée; ses nobles restent debout, ainsi que les ambassadeurs, qui reçoivent ensuite chez eux certains plats, qui s'ajoutent aux provisions ordinaires. L'empereur fera son devoir envers ces hôtes, même s'il y en avait trois mille. L'ambassadeur qui vient avec cinq chevaux reçoit tout ce qu'il faut pour vingt-cinq et pour trente-cinq gens de suite. Tout cela en dehors des dons en argent et en drap de soie. Il y en a qui abusent et font fortune de cette façon.

Mais ce pompeux souverain lui-même, «efféminé et sans aucune valeur ni conseil en fait d'armes», est, de fait, très faible, car les siens ne savent pas combattre. Les Turcs le pressent. Étant néanmoins «rusés et perfides», *astuti et dolosi*, il leur arrive de gagner la victoire par ces moyens. Il y a aussi l'influence religieuse du patriarche, le Pape des schismatiques. Mais Charles de Valois, que ces schismatiques craignent beaucoup, pourrait faire facilement la conquête de l'Empire et de tous les États schismatiques des environs: il ne lui faudrait qu'une année de combat.

La voie lui est ouverte par l'Albanie, partagée entre plusieurs chefs, qui changent souvent de résidence, sous leurs pavillons, avec leurs troupes et leurs clients; Durazzo leur fournit «le drap et ce qui leur est encore nécessaire». A Durazzo commande cependant le prince de Tarente, aimé, en tant que Français, par les «domini de terra», qui l'ont même appelé dans leur pays. Par la grande route qui mène à Constantinople on pourrait conduire à bonne fin l'entreprise latine. Les habitants des provinces du côté de Poulad, de Dibra, qui s'occupent d'agriculture et cultivent la vigne, seraient d'autant plus disposés à accepter cette domination, qui les délivrerait des Albanais proprement dits, des pillards, qu'ils «aiment naturellement les latins» et pourraient être facilement gagnés à la foi catholique.

Le Rascie est particulièrement familière, avec ses deux régions distinctes, sur le littoral et à l'intérieur, à notre anonyme. Antivari lui paraît aussi une place favorable au débarquement, aussi parce que les habitants de cette région sont des catholiques et «presque des latins».

Les Serbes persécutent violemment ces alliés naturels de la

croisade, dont les églises sont pauvres. Ils préfèrent les patarins qui cherchent un refuge du ce côté. En Rascie on ne voit que six villes ; le reste des habitants demeurent dans des forteresses ou dans «de gros villages de trois cents et quatre cents maisons en bois et en planches sans enclos». Cependant c'est, avec les sept mines d'argent, un pays très riche. Mais on n'y boit que de la cervoise et du lait, le vin, qu'on apporte du littoral, étant la boisson réservée au roi et à sa cour. C'est un nation forte, mais sans valeur militaire : un seul chevalier pourrait chasser devant lui une cinquantaine de Serbes.

Il y a deux rois qui se disputent le pouvoir : les frères Étienne et Ouroche ; l'aîné, blessé d'une chute de cheval, avait laissé, ne croyant pas survivre, le royaume, qu'il avait gouverné seul pendant deux ans, à son cadet, il y a vingt-six ans de cela, ce qui donne encore l'année 1307 pour la rédaction de l'ouvrage. Le roi aîné, Étienne, a épousé une fille du roi de Hongrie, sœur de Marie, reine de Sicile. C'est un homme saint, ami des catholiques, Ouroche étant, au contraire, «rusé et menteur», sans aucun respect pour le serment et entretenant un vrai harem, malgré son mariage grec ; il avait eu jadis lui aussi pour femme une fille d'Étienne V, roi de Hongrie, qui avait été pendant trente-quatre ans nonne. L'amitié qu'il professe pour Charles de Valois est une simple mesure de préservation.

Dans la Bulgarie il connaît la principauté séparatiste de Sichmane à Vidine. La description géographique est très riche. Le roi André de Hongrie avait la possession du pays, jusqu'à ce que les Tatars l'eussent soumis comme terre vassale.

La «Ruthénie», au Nord, est soumise au duc galicien Léon II. Cette région intéresse notre auteur aussi à cause des liens de famille entre le «Ruthène» et Charles, roi de Hongrie, qui est devenu son gendre. Là-bas aussi les Tatars sont suzerains du chef chrétien. La langue usitée est le slavon, qui dépasse toute autre en ce qui conserve le rayon de son influence : «major est et diffusior omnibus mundi».

La Hongrie intéresse particulièrement l'anonyme. Il rappelle le double mariage conclu entre les enfants de Charles I-er d'Anjou et la dynastie arpadienne mourante. Convaincu que Charles aurait pu devenir facilement maître de l'Orient schismatique, il croit que, dans le nouvel état de choses, l'empe-

reur latin de Constantinople doit s'adjoindre pour la même œuvre de conquête le roi de Hongrie, ce Charles-Robert, un Angevin, qui, établi sur le Danube, avait le devoir de reprendre les projets que Charles I-er voulait poursuivre en partant du rivage occidental de l'Adriatique. C'est encore un aspect de cette grande offensive française qui, à travers le moyen âge aussi bien qu'à l'époque moderne, remue le monde.

La Hongrie aura donc dans le mémoire un chapitre très étendu. C'est un pays fertile avant tout autre, de sorte que Mœsia doit venir de *mëssis*, moisson, et Pannonia de *panis* : «ex habundantia enim messium», est-il dit naïvement, «sequitur habundantia panis». Encore une fois, d'après la chronique citée, qui était toute nouvelle, apparaissent les «pastores Romanorum», et on ajoute qu'ils avaient dix rois indigènes au moment de l'invasion des Magyars, venant de Scythie ; les «gesta Romanorum» que Simon de Kéza eut à sa disposition, fabrication archéologique destinée à créer un passé ancien à la Hongrie, lui ont donné aussi le détail du combat livré aux envahisseurs entre «Sicambrie» et Albe Royale (Szekesfehervár) : un monument de pierre en conserverait le souvenir. C'est ainsi qu'Attila devint par la victoire seul roi de ces régions.

Dans la conception de la Hongrie¹ l'auteur, Français venu avec le roi angevin en cette terre nouvelle, comprend aussi, mais d'une manière vague, les territoires annexés : il est question, non seulement du Maramoros (Maramurăș), dont le nom viendrait de Mala Mors, du Sălăgiu (Szilágy), «Sylac», de la Transylvanie, avec les Szekler, de la Syrmie, de la Marche, de la Croatie et de la Dalmatie, mais aussi du Banat de Severin et du district appelé «Sicurrite». Les «énormes montagnes de sel» de la Transylvanie sont aussi notées dans la description enthousiaste du royaume, ainsi que les fo-

¹ Il connaît aussi le „vulgare ungaricum“ (p. 51). Il insiste sur les rapports de famille entre les Arpadiens et la dynastie française (la reine de France, Isabelle, est cousine du roi Étienne V, Charles de Valois, son fils, étant donc descendant d'André II ; les filles de Ladislas IV épousent Andronic, Charles II de Naples—c'est la mère de Charles Martel, la grand-mère de Charles Robert —, Étienne Dragoutine, roi serbe, dont la fille aurait dû épouser Charles de Valois ou le fils de celui-ci, et Oouroche Miloutine II, autre roi serbe (p. 53, table généalogique dans la note).

rêts, d'une étendue de quatre journées, qui forment la frontière occidentale de cette province. A côté des rivières poissonneuses de la Pannonie l'auteur énumère celles des régions orientales, parmi lesquelles le Pruth («Purut»), le Séreth («Seget»). Mais on ne rencontre aucune place dans cette partie au-delà des Carpathes. Lorsqu'il est question de l'armée, l'écrivain parle seulement du contingent important que peuvent fournir les nobles du royaume, de 2.000 à 10.000, même pour le terme de dix ans. Ceci sert à fixer les vraies relations avec les pays qui devaient s'organiser bientôt comme principautés de Valachie et de Moldavie. Quelques renseignements sans importance sur la Pologne et la Bohême finissent l'opuscule, qui ajoute des connaissances nouvelles et peut servir à redresser des opinions erronnées.

N. Iorga.

* * *

Grégorie Yakchitch, *L'Europe et la résurrection de la Serbie* préface de M. Emile Haumant, Paris 1917; Sp. Gopcevic, *Russland und Serbien, 1804-1915, nach Urkunden der geheimen Archive von Petersburg und Paris und des wiener Archivs*, Munich 1916.

Le premier livre est un ouvrage très étendu, qui, après celui de Novakovitch, reprend, sur la base de sources diplomatiques françaises, l'histoire, en grande partie, même après Ranke, assaisonnée de légendes, de la révolte serbe contre les dahis, les grands propriétaires turcs, tyrans des régions voisines de leurs forteresses, révolte dont devait résulter la création d'un État serbe autonome. Le second est un pamphlet politique, tout nourri d'information historique, souvent inédite. M. Yakchitch emploie aussi les sources serbes: Mémoires du protopope Nénadovitch, recueil du jurisconsulte Jean Hadschitsch (les papiers de Joannice Dschouritsch, le secrétaire de Carageorges, ont été brûlés par accident en 1897). A la Bibliothèque Polonaise de Paris il a trouvé des papiers tirés des archives russes. Tout cela lui fournissait d'amples matériaux pour renouveler le sujet. Et il l'a fait sur beaucoup de points.

L'introduction du même auteur, sur les conditions politiques et économiques des Serbes au commencement du XIX-e siècle, est très brève. Ce qui suit sur les troubles qui précèdent

l'insurrection est pris surtout dans Nénadovitsch. La révolte elle-même est présentée dans ses moindres détails, ce qui donne une impression un peu confuse. Mais, comme les récits serbes sont inaccessibles à la plupart des historiens, l'exposition de M. Yakchitsch peut servir à les remplacer.

L'entrevue de Semlin (mai 1804), le général autrichien Geneyne faisant fonction de médiateur, est présentée aussi (p. 42 et suiv.) d'une manière très détaillée : il était question de donner 1.500 soldats serbes, comme garde provisoire, au Pacha de Belgrade ; l'élection des cnèzes était formellement demandée ; de leur milieu, surgira un cnèze suprême, un *obor-knez*, représentant de la race envers la Porte. Les dahis, qu'on n'avait pas osé sacrifier, faisant monter la fumée des villages serbes incendiés, mirent fin aux pourparlers, pendant lesquels la bonne volonté, du côté serbe, n'avait pas manqué. Une pièce, publiée par M. Gopčević, prouve, du reste, qu'on était tout disposé à se livrer à l'Autriche (p. 13 et suiv.). A ce moment, où on occupe Pojarévatsch et on attaque Semendrie, apparaît l'intéressante personnalité de Pierre Tschardaklia, époux d'une Russe ayant servi la Grande-Duchesse devenue femme de l'archiduc Joseph (Yakchitch, pp. 48-49) : l'influence de la Russie remplaçait dès ce moment celle, mal assurée, de l'Autriche¹. L'ambassade de juillet 1804 à Pétersbourg suivit aussitôt, bien que, en juin 1805, puis en février 1806 encore, Carageorges s'offrait à l'Autriche (Gopčević, pp. 31-32, 32-36).

Le voyage des envoyés serbes en Russie (ils arrivent le 29 septembre 1804 à Bucarest, voyageant comme « marchands moldaves » ; ils auraient eu des difficultés en Moldavie) est exposé largement. Deux Serbes, professeurs en Russie, les orientèrent dans ce monde nouveau. On ne demandait pas plus qu'auparavant. Cependant à la fin de l'année le Pacha Aboubekr, commissaire de la Porte, quittait la Serbie, où les dahis devaient provoquer une nouvelle campagne des insurgés.

Les Russes recommandèrent l'envoi d'une ambassade à Constantinople. Sur ce sujet, ainsi que sur celui de l'intervention des princes roumains, à l'entrevue d'Ostrojnitz (Gopčević, pp.

¹ M. Yakchitsch néglige sur ce point l'ouvrage autrichien, très circonstancié, de Kállay, ainsi que celui d'Übersberger, *Die orientalische Politik Österreichs*, I, Vienne 1913.

30-31), où il fut question d'autonomie et de dédommagements, M. Yakchitch ne dit rien de nouveau (il a négligé les sources roumaines; cf. notre *Histoire des États balkaniques*, pp. 182-183). Pour les intentions de Constantin Ypsilanti, prince de Valachie, à l'égard des Serbes voy. notre étude, sur la base des lettres de ce prince, dans la *Revista istorică*, année 1921, avril-juin. La Porte avait parlé, en juin, aux dits délégués de la création possible d'un troisième hospodarat phanariote sur le territoire serbe (p. 71). On voit, par les pièces publiées dans le «*Messenger serbe de littérature*», 1903, août, que la Russie s'opposait fermement à cette idée (p. 74), mais au commencement Italinsky, l'ambassadeur russe à Constantinople, devait flatter ces illusions pour faire soutenir par les Grecs les revendications serbes tendant à l'autonomie. On avait recommandé aux Serbes de demander un „sobor“, un synode.

Déjà le nouveau Pacha Hafiz envahissait la Serbie, feignant d'offrir à Milenko Stoïcovitch la situation d'obor-cnèze (p. 75). Le synode fut établi, et Carageorges commença son activité comme „chef suprême“, *vrhovni vojde*. De nouvelles pétitions furent adressées aux empereurs d'Autriche et de Russie (p. 78). Le Sultan aussi fut sollicité dans le même sens (pp. 78-80); une ambassade à Vienne, p. 80 et suiv. Ypsilanti devait la transmettre à Constantinople (p. 80).

En 1806, Bolcounov, consul de Russie à Bucarest, était chargé de remettre aux Serbes la somme de 10.000 ducats et d'intervenir à Vienne pour l'exportation des munitions nécessaires (p. 87). Ypsilanti devait être dans le secret. Il fallait recommander à Carageorges une attaque sur Belgrade (*ibid.*; sur l'intervention russe à Constantinople, pp. 87-90). L'Autriche s'était empressée de parler à Constantinople dans le même sens que sa rivale (pp. 90-91). Cette double intervention fut refusée, et celle de la France fut prévenue par une démarche du Grand-Dragoman Scarlate Callimachi (p. 92). Dans leur désespoir, les Serbes demandèrent, en mars 1807 (*pas 1806*) l'intervention du général Michelson, commandant des troupes russes qui, ayant occupé les Principautés, se trouvaient déjà sur le Danube (p. 93). Le secours du prince-évêque du Monténégro, Pierre I-er, était réclamé aussi, au nom de la religion et de la race communes (p. 94): comme ennemis on désignait seulement «les al-

liés. de Gouchantz-Ali, infidèles au Sultan, qui ont répandu dans toute la Bosnie le poison de la rébellion et se sont révoltés contre l'autorité du Sultan» (pp. 94-96).

Sur la mission de Pierre Itschko, qui passa, par Bucarest, à Constantinople, on a les renseignements déjà connus (pp. 96-97). Pour la première fois à l'occasion du combat de Chabatza une place plus large est donnée aux opérations militaires (p. 98 et suiv.). A ce moment encore la France napoléonienne ne voulait pas même le hospodarat serbe, mais seulement des villages chrétiens autonomes (pp. 104-105). Le rapport sur la conversation du général Sébastiani, envoyé comme ambassadeur auprès de la Porte, avec Ypsilanti est donné presque en entier, d'après le livre de Boguisitsch, sur les pp. 105-107.

Pendant qu'un «mouhasil» envoyé par la Porte, à la suite du traité conclu avec Itschko, et qui devait être bientôt violé, n'osait pas entrer dans Belgrade occupée par Gouchantz-Ali-Khalil, Carageorges préparait la conquête de Belgrade, qui fut accomplie en décembre 1806, au moment où les Russes s'installaient à Bucarest. Le Pacha, réfugié dans la forteresse, dut reconnaître, en janvier 1807, la capitulation (p. 112).

Ypsilanti, destitué par le Sultan pour faire plaisir à Sébastiani, venait d'être rétabli par les Russes et il intervenait aussitôt auprès de Rodofinikine (sur lequel voy. notre *Histoire des États balkaniques*, p. 136, note 1) en faveur des Serbes dont il s'était montré constamment l'ami, et un ami actif. Pour ne pas les jeter entre les bras de Napoléon, il fallait secourir ces braves gens, capables de faire monter à 60.000 hommes leur armée insurrectionnelle. 100.000 piastres suffiraient pour les dépenses des Serbes ; on paierait les munitions qui leur viendraient d'Autriche. Lui-même, Ypsilanti, est prêt à donner 10.000 hommes de troupes moldo-valaques. Avec ces chrétiens et les rebelles de l'aïan de Roustchouc, le Tzar pourrait conquérir l'Empire ottoman. En tout cas, en imposant une paix équitable, l'influence russe serait rétablie en Orient (Yakchitch, pp. 116-117 ; Gopcevic, p. 57 et suiv.). Le prince de Valachie obtint pour les insurgés «de la poudre et des munitions pour 50.000 fusils et 10 ou 12 anciens canons de l'artillerie de campagne» (Yakchitch, p. 117). Un Gréco-Roumain, le boïar Manolaki, en janvier 1807, alla porter de l'argent aux Serbes (*ibid.*). On

craignait qui Napoléon n'accordât à Carageorges la qualité de «Grand-Prince de Serbie» (Gopčević, p. 60).

A ce moment Michelson exhortait les Serbes à marcher contre Vidin et leur demandait s'ils ne pouvaient pas risquer 4-5.000 hommes du côté de Craiova, car il est question de délivrer la chrétienté orientale entière. Il n'était plus question de tribut, ni d'une simple autonomie. «Soyez indomptables», écrivait le général, «espérez en Dieu et en Alexandre I-er» (Yakchitch, pp. 118-119). Pour l'assemblée serbe qui fut bientôt convoquée, le Tzar était déjà «l'empereur»: la collaboration militaire y était formellement décidée (p. 120). Milenko allait conduire le contingent serbe (p. 121 et suiv.).

A Bucarest, au mois de mai 1807, les Serbes demandaient un Russe pour président de leur Sénat, un autre conseiller de Carageorges, des ingénieurs pour leurs mines, des soldats et de l'argent (pp. 121-122). C'est la raison pour laquelle le général Issaïov s'installa à Craiova, recrutant des volontaires roumains, comme le capitaine Solomon et surtout ce Théodore Vladimirescu, qui, s'inspirant aussi des traditions serbes, allait lever en 1821 le drapeau d'une insurrection nationale et sociale en Valachie.

Au même moment le ministre des Affaires Etrangères de Russie recommandait au «très-noble et illustre Carageorges Pétrovitch, glorieux commandant du peuple slavo-serbe, notre bon ami», le marquis Paulucci comme envoyé extraordinaire (Yakchitch, pp. 125-126 ; Gopčević, pp. 69-70). Il devait chercher à se mettre en rapport avec les forces russes se trouvant à Cattaro et dans les Îles Ioniennes, que l'envoyé, ancien officier français, connaît très bien. Il passa par l'Autriche, feignit de se diriger vers la Valachie et arriva en juin au camp d'Issaïov et de Carageorges, qui, très pressé par les Turcs, consentit à signer, le 10 juillet 1807, la convention bien connue (Yakchitch, p. 127 et suiv. ; Gopčević, pp. 81-84), par laquelle il acceptait, comme vassal du Tzar, tout ce qu'on lui proposait au nom de son suzerain, jusqu'à livrer aux Russes les forteresses et à accepter leurs fonctionnaires, pourvu que ce ne soient pas des Grecs. Paulucci prétendait cependant qu'il avait fallu combattre l'influence de l'Autriche, encore très active (Gopčević, p. 77). Il fait l'éloge du chef serbe, simple,

sans égoïsme, patriote, honnête, «bien qu'il lui manque tout ce qui appartient à un homme civilisé». Carageorges lui avait parlé ainsi au départ : «Rappelez-vous que je ne désire ni poursuis autre chose que de voir ma patrie délivrée de toute crainte qu'elle ne retomât pas sous le joug ottoman ; aussitôt après je renoncerai à tout et retournerai à ma charrue.»

Aussitôt après, Rodofinikine apparaissait à Belgrade sous le titre d'un consul, mais décidé à trancher en maître. Outre sa mission de remettre au chef serbe et à Milenco des épées d'honneur et de faire passer en Serbie des canons, des munitions et de l'argent, il devait obtenir de Carageorges l'envoi de mille ou deux mille Serbes en Valachie et le passage dans son pays de la „légion grecque“ formée par Ypsilanti (Yakchitch, loc. cit.; Gopčević, 85 et suiv.) Ses premiers rapports respirent le mépris pour le Sénat composé de quatre marchands, pour les exacteurs des impôts, pour l'anarchie que Carageorges, un homme remarquable seulement par sa «sauvagerie» et son ivrognerie, ne peut pas maîtriser, pour la dureté avec laquelle on traite les Turcs vaincus. Il avait été reçu, du reste, d'une manière très peu „diplomatique“ par le chef des insurgés, qui, ayant appris son arrivée, s'écria : „Que le diable l'emporte ! J'ai besoin de soldats, et je ne les vois nulle part ! A quoi peut bien me servir un envoyé ? Pourquoi et avec quoi est-il donc venu ?“. Le boïar Rasti, donné comme interprète, pour la langue turque, par Ypsilanti, en revint atterré. Rodofinikine dut se rendre devant Carageorges et subir une initiation préalable dans les coutumes paysannes, avalant des verres d'eau-de-vie à côté de son hôte. Les choses avaient mieux marché ensuite.

En matière politique, il dissuada les Serbes de viser à l'indépendance, devant se contenter d'avoir, sous la suzeraineté de la Porte, un prince et un gouvernement. «Ils crièrent d'abord qu'ils préfèrent mourir tous les armes à la main que de se soumettre de nouveau à la Porte, mais peu à peu ils se calmèrent.» Le projet de constitution qu'il dut développer, d'après leur désir formel et impérieux, contenait le Sénat présidé par le prince, le «cniaze», où les «vojdes» provinciaux auraient leur place, ainsi que les membres plus distingués de l'assemblée existante, plus un vieillard par district, élu pour trois ans, sauf ceux qui, étant élus trois fois, seront sénateurs à titre

viager; le prince a un triple vote. Chaque district aura un chef et deux conseillers élus pour un an : ils rempliront la fonction de juges, leurs sentences pouvant être cassées par le Sénat. Le Sénat nomme les chefs de l'armée. Le tout doit être soumis à l'approbation du Tzar «protecteur»: «Alexandre-le-Grand». Carageorges avait fait apposer sur cet acte sa signature à côté de celle des chefs de district. L'envoyé russe désignait comme personnes jouissant d'une autorité supérieure, à côté du chef, Milenco, Jacques Nénadovitsch, Mladen et le cnèze Simo, dont deux seuls savent lire et écrire (Gopčević, pp. 95-101).

Les préparatifs de l'armistice de Slobozia (août 1807) amenèrent un refroidissement plus prononcé dans les relations des Serbes avec la Russie, qui paraissait les abandonner. Ils apprirent avec indignation que le général Issaïov devait quitter le siège de Négotine pour retourner à Craiova; ou leur aurait laissé seulement la légion grecque d'Ypsilanti. Malgré toutes les instances on arriva à ce résultat. M. Yakchitsch expose, d'après les rapports d'Issaïov, publiés par l'his'orien russe Pétrov, tous les détails des négociations, dans lesquelles intervint comme médiateur l'officier français Mériage, pour arriver à un armistice particulier avec les Turcs de Vidin (pp. 136-138). Les Serbes craignaient d'être livrés à l'Autriche, et ils s'offraient plutôt à Napoléon.

Le ministre des Affaires Étrangères de Russie aurait voulu faire de la Serbie une troisième principauté vassale de la Porte, sous la protection de la Russie et même, si c'était besoin, de l'Angleterre. Les Turcs protestaient: les Serbes n'étaient pas dans les mêmes conditions que les Roumains; ce sont de simples rebelles (p. 140). Ils imposèrent leur point de vue. Un article additionnel mentionnait cependant les Serbes de Vidine et de Cladovo. Carageorges eut une pelisse précieuse de la part du Tzar, et Rodofinikine soutint les offres de médiation du Patriarche de Constantinople, qui avait envoyé un évêque à Belgrade. Les insurgés durent signer encore une fois un placet adressé au Sultan, leur „empereur“, qu'ils suppliaient d'accepter que le Tzar continue, comme «garant», à protéger la nation serbe (pp. 147-149); on ajoutait aussi la garantie de Napoléon. On avait commencé des négociations avec le nouveau commandant autrichien sur le Danube serbe (p. 150 et suiv.);

Gopčević, p. 102 et suiv. et le travail de Kroner, *Joseph, Freiherr von Simbschen und die Stellung Oesterreichs zur serbischen Frage*, Vienne 1890). En avril 1808, une entrevue fut arrangée entre Carageorges et le général Simbschen. Il s'agissait d'une incorporation de la Serbie délivrée aux pays autrichiens, mais pas comme partie de la Hongrie. En échange on serait disposé à mener les aigles des Habsbourgs jusqu'à Constantinople (Gopčević, pp. 116-117). L'Autriche avait pour le moment un seul but : occuper Belgrade (pp. 117-118). Elle offrait à Carageorges les titres de prince et de maréchal, à ses principaux camarades ceux de comte et de baron (Yakchitch, p. 156)! De son côté, le nouveau commandant russe sur le Danube, prince Prozorovski, croyait que toutes les difficultés intérieures et extérieures de la Serbie cesseraient si on lui ordonnait d'introduire ses troupes à Belgrade (Gopčević, p. 124).

Rodofinikine assistait, travesti, à l'entrevue demandée au Métropolitain grec de Belgrade par son conational de Vidine pour acheminer sur une autre voie la question serbe (p. 125 et suiv.). Un „prince Soutzo, garde de sceaux et kapou-kéhaia du Mollah-Pacha“ (de Vidine), faisant semblant d'être le secrétaire de l'évêque de Vidine, était présent. Il était question d'une garantie européenne, les Serbes ayant le droit de proposer trois ou quatre États. On tenait expressément que tout arrangement eût l'approbation du Tzar, dont on ne voulait pas, malgré tout, se separer (pp. 131-132). De son côté, la Russie s'occupait des frontières futures de la Serbie, et Rodofinikine était d'avis qu'elles devraient comprendre Sokol, Skoplié, Novipazar, Niche et Sofia, «régions qui depuis les temps anciens sont pays serbes»; Vidine pourrait rester turque; Ada-kaleh et Ostrovul-Mare, les îles du Danube, demeureraient valaques pour pouvoir tout de même surveiller cette Serbie encore peu assurée (pp. 134-135). Rodofinikine était convaincu que la Valachie sera russe (p. 135). Il y aurait quatre gouvernements : Bessarabie, Moldavie, Grande et Petite Valachie, sous un gouverneur général (p. 139). Plus tard pour la Bosnie, l'Albanie, la Macédoine, la Bulgarie „on soulèverait d'autres Carageorges pour faire dans la Turquie européenne tout ce que nous voulons“, sans donner le moindre prétexte de plaintes contre nous“ (pp. 135-136).

Or la Porte refusa nettement l'idée d'un protectorat exercé sur une de ses provinces par un État avec lequel elle était encore en guerre. Et, de son côté, à la convention d'Erfurth, entre Alexandre I-er et Napoléon, la Serbie était abandonnée à ses anciens maîtres. Roumiantzov avait proposé cependant, des mois auparavant (*Revue d'histoire diplomatique*, 1890, pp. 446-447), d'établir en Serbie un archiduc ou même un prince de Cobourg, qui aurait épousé une Grande-Duchesse de Russie; plus tard du côté russe on parlait d'un „royaume indépendant“ pour un archiduc (Yakchitch, pp. 169-171). On était, cependant arrivé à consolider la Serbie comme État, en élisant Carageorges, dont certains voulaient se défaire, même par un assassinat, comme prince héréditaire du pays. C'était, ce jour du 26 décembre 1808, la création de l'État serbe. On entendait qu'il fût indépendant. Et, devant Prozorovski, un des conseillers de Carageorges s'exprimait ainsi, un peu plus tard : „La nation serbe est attachée au trône de l'empereur orthodoxe, mais un peuple qui a sur ses rôles 164.000 conscrits pour la guerre contre les Turcs combattra, fût-il laissé à lui seul, et ne consentira ni à rester dans l'esclavage, ni à céder les six forterases conquises au prix de son sang, ni à livrer les chrétiens émigrés en Serbie : il combattra, mettant son espoir en Dieu et en ses frères serbes habitants hors de Serbie“ (Yakchitch, p. 190).

On essaya en 1809 la conquête des provinces serbes qui vivaient encore sous le régime turc, bien que, au commencement de l'année, les émissaires venus à Jassy pour négocier avec le commandement russe eussent repoussé, tout en parlant des liens naturels avec la Bosnie, l'idée qu'on tendrait à «la restauration de l'Empire serbe, comprenant la Bosnie, l'Albanie et d'autres provinces» (Yakchitch, p. 184 et p. 188); Prozorovski avait touché aussi au problème serbe en Autriche (p. 189). Cela finit par une défaite. Rodofinikine allait quitter, en août, Belgrade en fuyard.

M. Yakchitch expose le rôle des plénipotentiaires serbes pendant les négociations russo-turques de Jassy, en mars 1808 (p. 192 et suiv.). Ils demandaient un arrangement écrit avec la Russie. Malgré la réponse vague de Prozorovski, Carageorges continuait à rejeter les offres du Pacha Kourchid (p. 194).

Avec la reprise des hostilités, les Russes promirent aux Ser-

bes leur liberté entière (p. 195). Cependant la réalisation de cette promesse ne paraissait guère possible. Prozorovski condamnait l'offensive malencontreuse qui avait amené ces revers.

De son côté, il ne bougeait pas. On appelait, en désespoir, sous les drapeaux tous les chrétiens mâles de douze à soixante-dix ans (p. 199). Ce ne fut qu'en automne que Bagration, le nouveau commandant sur le Danube, déclancha son attaque victorieuse contre les Turcs.

Les Serbes, abandonnés, s'étaient déjà adressés aussi bien à l'Autriche qu'à Napoléon (p. 202 et suiv.). A l'Empereur français ils parlaient des «quelques millions de Serbes qui gémissent sous le joug magyar en Slavonie, en Sirmie et dans le Banat» et qui, «au premier aspect de leurs frères de Serbie, tourneraient leurs armes contre leurs oppresseurs» (p. 203) : le futur consul de France à Jassy Tancoigne fut chargé par l'agent de Napoléon à Bucarest de conduire, en septembre, l'envoyé de Carageorges, Voutschinitsch, à Paris (pp. 203-204).

La diplomatie napoléonienne rejeta ces avances, qui furent cependant renouvelées en 1810, dans des termes enthousiastes, offrant à Napoléon une collaboration militaire comme celle de leurs ancêtres avec Alexandre-le-Grand (cf. Gopčević, p. 152 et suiv.). Quant à l'Autriche, elle fit dire à Carageorges, par Simbschen, dans une entrevue qui eut lieu en décembre, qu'il faut se réconcilier aux Turcs, «attendant des temps meilleurs et plus propices» (Yakchitch, p. 213). On avait offert à l'empereur François d'être le protecteur de la Serbie, que sa médiation aurait sauvé d'une destruction complète (p. 214). Au moment où les Turcs semblaient préparer une nouvelle offensive, les Serbes étaient disposés même à appeler les Autrichiens à Belgrade (p. 217). Simbschen accepta cette proposition et il jura même que, si les Serbes observaient leurs engagements, l'Autriche interviendra effectivement en leur faveur. Une députation serbe venait à Vienne pour prêter le serment. La politique française empêcha la réalisation de ces projets.

Pendant ce temps la Russie, avec laquelle, bien entendu, on n'avait pas rompu ouvertement, se bornait à permettre aux Serbes l'enrôlement de volontaires roumains dans la Petite Valachie (p. 223 ; cf. notre *Histoire des États balkaniques*, pp. 140-41). En janvier 1810 Belgrade était cependant promise-à

Bagration aussi (p. 225). Bientôt l'énergique commandant en Valachie, Kamenski, qui avait décidé une offensive générale contre les Turcs, envoyait en Serbie Dobrniatz, réfugié, pendant quelque temps, en Valachie, puis les généraux Zuccato, Orurk, Zass. Ils délivrèrent le pays de la menace turque. La Russie regagnait le terrain. Milenco, Milan Obrénovitsch, qui mourut à Bucarest, et le fondateur de la littérature serbe moderne, Dosithée Obradovitsch, se présentaient en automne devant Kaminski pour en faire le témoignage. Quelques jours plus tard, en février 1811, les Russes garnisonnaient Belgrade. Tous les efforts des Autrichiens pour y installer un consul-restèrent vains (p. 242).

A la fin de l'année le général Coutouzov arrivait à vaincre les Turcs et il leur imposait un armistice, d'après les conditions duquel les Russes espéraient garder, malgré la menace française, la Moldavie entière. L'amiral Tschitschagov, envoyé spécial du Tzar dans les Principautés, voulait renvoyer en Serbie le général Orourk pour organiser les Serbes et les tenir prêts à une reprise des hostilités (pp. 252-253). La paix de Bucarest (mai 1812) cédait la Bessarabie seule, mais les Serbes n'obtenaient que l'amnistie, avec « l'indépendance de l'administration intérieure », des « prérogatives » et un tribut « modéré ». La députation serbe qui, revenant de Constantinople, se trouvait à Bucarest, n'en eut vent (p. 257). Le consul russe Nédoba n'en savait pas plus long. A Belgrade un officier russe travaillait à la réalisation du plan qu'avait formé Tschitschagov contre la Dalmatie française (*ibid.*). Comme M. Yakchitch s'occupe de toutes les négociations diplomatiques touchant la situation de l'Orient à cette époque, on trouvera dans son ouvrage des renseignements très étendus, qui n'ont cependant qu'un rapport indirect avec la question serbe.

Ce fut seulement par la sommation de Kourchid, qui, conformément au traité, réclamait les forteresses, que Carageorges apprit la catastrophe de la cause serbe (p. 258). La diplomatie russe ne parla que plus tard et de la manière la plus vague et la plus ambiguë, protestant même que telle clause ne sera pas mise en exécution (p. 259). On aurait proposé même à la Turque une alliance qui aurait donné à la Russie les forces armées des chrétiens d'Orient. Les Serbes virent avec stupeur

le départ des troupes russes venues à leur secours (août 1812). Cependant Carageorges et les siens prêtèrent serment au Tzar devant l'envoyé spécial russe, comte Ivçlitsch.

L'ambassade serbe à Constantinople qui partit en septembre suivant n'amena aucun résultat. On abandonna l'idée d'une nouvelle intervention à Paris et à Vienne. En janvier 1813 les négociations étaient reprises avec le Grand-Vizir Kourchid, Serbe de race et ancien Pacha de Belgrade. On tenait à ce que Carageorges devînt *beg*, prince du pays, quitte à accepter l'entrée d'un Pacha à Belgrade. On leur répondit qu'il fallait d'abord que le chef serbe embrassât l'Islam et qu'on ne pouvait pas créer «un royaume dans un Empire» (p. 276).

Les efforts de la diplomatie russe dans la question serbe sont poursuivis attentivement par M. Yakchitsch dans toute une série de chapitres d'un intérêt de beaucoup inférieur. L'invasion turque, en 1813, n'en fut pas empêchée, et Carageorges demanda en vain, que les troupes du général autrichien Siegenthal entrassent à Belgrad, Chabatz et Semendrie. Le chef suprême fit un dernier appel au pays, mais bientôt il dut passer la frontière sur les terres de l'empereur.

L'ouvrage continue par l'histoire des négociations entreprises par celui qui remplaça Cara-Georges, Miloch Obrénovitsch.

Après la débacle de 1813 il n'y eut que des conciliabules à Semlin, des missions à Pétersbourg et à Vienne et, en novembre 1814, la révolte, à Tschatschak, de ce Hadschi-Prodane Gligoriévitsch, un Bulgare macédonien, qui devait être plus tard le compagnon, puis le traître du chef de l'insurrection roumaine, Théodore Vladimirescu (p. 325 note 3). En avril 1815. Miloch proclama la guerre de délivrance à Tacovo.

Cette fois, sans l'intervention russe, on réussit plutôt facilement à s'entendre avec la Porte, au bont de pourparlers qui sont très largement rendus dans un ouvrage qui sans doute manque complètement de proportions. Le rôle joué, comme émissaire en Russie, par le Roumain de Macédoine Michel Gherman, qui avait passé une partie de sa vie à Vienne, à Venise, en Bosnie et était l'époux d'une Russe, est aussi esquissé (p. 367 et suiv.). Gherman resta comme agent serbe auprès du consul russe à Bucarest. Pendant ce temps Hotin,

en Bessarabie russe, abritait non seulement Carageorges, mais aussi Nénadovitsch, Mladen, Léonce, ancien Métropolitte de Belgrade, et un nombre d'environ 650 personnes (p. 372 note 2). Un complot se préparait dans cet abri. Un autre Macédonien, Roumain d'origine, époux d'une Serbe, Georges l'Olympiote, « le capitaine Yordaki », agent de l'Hétairie grecque, vint visiter Carageorges, espérant le gagner pour la cause de la nouvelle révolution chrétienne. Arrêté à cause du passeport étranger dont il s'était servi, Dobrniatz l'avait fait délivrer. Il ne partit qu'après avoir réussi dans sa mission. Carageorges passa le Pruth, et Yordaki le conduisit à la maison de campagne de Constantin Ypsilanti, près du couvent de Galata, dans les environs de Jassy, où il prêta le serment des conjurés (Philémon, *Δοκίμιον*, I, pp. 7-9). Avec le Roumain bessarabien Leonard et le Grec Leventis, il partit ensuite vers Mehadia (Herkulesbad), feignant de vouloir s'y faire soigner. Caché dans la paille d'une charette, il voyagea avec beaucoup de précautions par a Bucovine, la Transylvanie et le Banat (juin-juillet 1817) (Yakchitch, p. 378).

Et, lorsque l'ancien chef de l'insurrection parut à Semondrie, Miloch n'hésita pas à frapper énergiquement pour écarter par cet acte d'audace le danger qui menaçait son récent pouvoir (p. 375 et suiv.). Quelques jours plus tard, il était proclamé à son tour « prince héréditaire » de Serbie.

Déjà Capo-d'Istria, le chancelier russe, autre affilié à l'Hétairie, pensait à faire de la Moldavie, de la Valachie et de la Serbie « trois principautés confédérées, gouvernées par trois dynasties de princes que l'on pourrait choisir parmi les familles princières de l'Allemagne, afin de concilier tous les intérêts et d'ôter tout prétexte à la jalousie »; elles seraient placées sous la protection de la Russie et de l'Autriche, mais aussi de l'Angleterre et de la France. Chargées seulement d'approvisionner à un prix modique la Capitale turque, ces provinces fourniraient « l'asile et la sécurité » à tous les chrétiens orientaux non délivrés encore. Comme il fallait pour cela une nouvelle guerre, l'empereur Alexandre refusa (pp. 382-383).

M. Yakchitch reprend ensuite le fil des négociations russo-turques concernant la Serbie (1818-1820). Il raconte le voyage de l'envoyé turc (en 1820), porteur d'un firman, qui voulait ob-

tenir en échange la déclaration de Miloch que les Serbes n'ont pas d'autres prétentions (pp. 401-404). Les négociations continuèrent, arrêtées seulement par la révolution grecque de 1821. Milenco et Dobrniatz y étaient mêlés (p. 417). Deux cnèzes, d'entente avec les Roumains, s'étaient soulevés du côté de Pojarévatz (pp. 417-418).

Les sources serbes contemporaines parlent aussi de proclamations révolutionnaires venues de Valachie, de lettres secrètes envoyées par les insurgés d'outre-Danube. Alexandre Ypsilanti lui-même, de Chişinău, le 7 janvier, s'était adressé au prince serbe comme à un ancien ami de son père, qui avait soutenu si énergiquement la cause des insurgés de 1805-1806, lui proposant la conclusion d'une convention formelle avec la Grèce ressuscitée : il s'agissait d'une « alliance offensive et défensive, éternelle et indissoluble » contre « l'ennemi de la religion et de l'humanité » jusqu'à la délivrance de toutes les provinces confédérées et alliées, du passage des hétaires vers la Grèce, d'un asile pour les fuyards et autres soldats, de la promesse, de la part des Serbes, de collaborer militairement dans le terme de trois mois (pp. 420-421). En dix jours les troubles cessèrent en Serbie : Étienne Dobrniatz, un des deux chefs, s'enfuit, l'autre, Abdoula, fit sa soumission (pp. 418-419). La Porte relâcha les ôtagas serbes qu'elle avait cru devoir retenir. On avait craint une attaque contre la Serbie de la part des Pachas de Bosnie et de Salonique ; les spahis commençaient à s'agiter. Et tout cela avait poussé Miloch à demander, par le moyen de Gherman, l'appui de la Russie (p. 429). Quant aux intentions de l'Autriche, le prince serbe déclarait qu'il ira jusqu'à se réunir aux Turcs eux-mêmes pour leur résister.

Cependant le mécontentement des paysans serbes avec un régime tyrannique et oppressif sous la rapport fiscal donnait des espérances aux adversaires de l'état de choses établi avec de si grands efforts. En 1824, en 1825 il y eut des conspirations (pp. 434-435). En 1826, l'apparition de Georges Tscharapitsch, venant du Banat, comme représentant la cause du jeune Alexandre, le fils de Carageorges (pp. 443-445).

La situation autonome de la Serbie fut bientôt nettement établie par la convention que la Porte dut conclure, cette même année, avec la Russie, à Akkerman. La Serbie avait le droit de

procéder à son organisation intérieure; il était question même des frontières définitives; Miloch n'était pas encore reconnu comme prince héréditaire du pays (cf. notre *Histoire des États balkaniques*).

Une Assemblée nationale y suppléa en le proclamant de nouveau chef de la nation. Pour obtenir cependant la reconnaissance de la part de la Porte il fallut encore de longs efforts, et cela malgré l'appui permanent de la Russie. La nouvelle guerre déclanchée par Nicolas I-er contre la Turquie embrouilla de nouveau, en 1828, la situation.

Ou craignit une occupation ottomane dans le pays, et de fait les garnisons des forteresses furent accrues. Par le traité d'Andrinople la Serbie reçut la promesse que l'affaire qui traînait depuis longtemps recevra une solution et que les frontières nationales seront dûment arrangées. Ou arriva ainsi aux firmans et hatichérifs de 1829 et 1830. Miloch s'était fait proclamer de nouveau chef héréditaire et même «sauveur et père» de la patrie. A la fin de l'année 1830 il écoutait à Belgrade, où il entraît au son des cloches, la lecture de ces deux actes constitutifs. Il fut sacré par le Métropolitte de Belgrade d'après les anciens rites.

Pendant la révolte des Musulmans d'Albanie et de Bosnie, Miloch resta fidèle à la Porte, qui alla jusqu'à le charger d'une médiation avec ces rebelles. On ferma les yeux sur l'occupation de la Craïna, où régnait l'anarchie (1833). Cette même année la douane de Belgrade était cédée aux Serbes.

L'ouvrage de M. Yakchitch s'arrête ici. Il aura accru d'un très grand nombre de faits nouveaux ou perdus dans des ouvrages introuvables l'histoire de la Serbie moderne, et celle des pays voisins aussi.

N. Iorga.

* * *

J. N. Roman, *Pagini din istoria culturii românești în Dobrogea înainte de 1877* (tirage à part des «Analele Dobrogei», année 1920, no. 3), Constantza 1920.

M. Roman rappelle un article de l'agronome et homme politique roumain Jean Ionescu de la Brad, auteur d'une brochure française bien connue sur la Dobrogea¹, article qui a

¹ *Excursion agricole dans la plaine de la Dobrodja*, 1850.

été publié en 1855 dans la revue *România literară* paraissant à Jassy. Cet observateur attentif et scientifiquement impartial rappelle d'abord les monuments de l'antiquité qui apparaissent encore sur le sol de l'ancienne Scythie Mineure ou qui surgissent des profondeurs de la terre. Il compte soixante-onze villages roumains, possédant, «en bétail, en miel et en huile», une fortune de 15.410.500 piastres, supérieure, dit-il, à celle de n'importe quel paysan dans les pays les plus anciennement cultivés.

Parmi ces Roumains, venant de toutes les régions, ce qui fait de chaque village de la Dobrogea „une vraie Dacie en miniature”, il distingue l'agriculteur fixé sur la place et le pâtre qui revient chaque année à la même date. Ils entretiennent des écoles et vont jusqu'à se saisir de force du maître d'outre-Danube auquel ils veulent confier l'éducation de leurs enfants.

«Les Roumains dénationalisent là-bas toutes les nations cohabitantes. Toutes ces nations parlent la langue du Roumain. Je suis arrivé à m'entendre en roumain avec les Turcs et les Tatars. Dans les églises, même si les habitants sont Bulgares, les prêtres chantent et font la lecture en roumain. Puis, des villages, la roumanisation a pénétré dans les villes. Dans la forteresse de Silistrie, par exemple, les Roumains, bien que moins nombreux, ont amené le Bulgare et le Grec à écouter en roumain la messe dite par un prêtre grec de nationalité. Dans l'école de la ville, l'instituteur, qui est un Bulgare, enseigne aux enfants en roumain, cette langue étant universellement comprise.» Dans le couvent de Căcoș les moines sont roumains.

Partant de ces constatations, M. Roman s'étend sur l'école roumaine de Silistrie, d'après le cahier, qu'il vient de découvrir, de l'instituteur Pierre Mihail, datant de 1843. Il était originaire de cette ville, où il naquit en 1819; le nom de Ciocă, d'un de ses oncles, témoigne d'une origine nettement roumaine; come le nom de sa belle-mère était Sora, il faut admettre un élément roumain aussi dans la famille de sa femme, fille de Mitu Tachici. Ce seraient des aborigènes de la Dobrogea, et l'auteur signale le nom populaire de «Diciens», qu'on leur donne pour les distinguer des Roumains immigrés, Transylvains, dits Mocans, et originaires de la Valachie, les *Cojani*. Pierre, Pe-

trică, fut engagé comme maître d'école en 1347, et il dit expressément que c'était „pour apprendre aux enfants le roumain“ ; il professait près de l'église roumaine de la Transfiguration. Il finit ses jours en 1859, étant enterré dans le cimetière de la chapelle de S. Georges, comprise dans la forteresse. Son fils, Costachi Petrescu, suivit les traditions nationales et scolaires de la famille : on lui doit l'«abécédaire turco-roumain», publié à Roustschouc, en 1874. On a déjà signalé son rôle comme organisateur d'une „Société roumaine pour la culture et la langue“, fondée par lui-même en 1869 (les statuts furent publiés en 1871). En 1869-1870, l'école comptait 41 élèves des deux sexes, dont deux Bulgares, un Allemand, un Grec et un Arménien ; 35 avaient leurs parents domiciliés à Silistrie même. En 1870-1871 le nombre avait doublé (dont 63 Roumains). L'école, favorisée par les Turcs, fut fermée par les Bulgares en 1878. La plupart des enfants appartenaient à la classe moyenne. Une école élémentaire fonctionnait en même temps à Rasova (Dobrogea), avec l'instituteur Démètre Chirescu.

Suivent des notes sur la communauté religieuse des Roumains à Silistrie. L'église métropolitaine, dédiée à S. Jean, devait sa fondation au prince de Valachie Grégoire Ghica (1672-1674). Les donations de ses successeurs se continuent pendant tout un siècle, jusqu'à celle d'Alexandre Ypsilanti, qui n'oublie pas non plus les églises dobrogiennes de Babadag et de Boaskeui ou Cernavoda. L'église conventuelle de Cocos fut bâtie en 1856 par le moine Bessarion, originaire de Transylvanie, puis refaite par un pâtre de la même province en 1852 ; celle de Babadag a, en 1828 et 1856, des fondateurs roumains. L'évêque Grégoire de Roustschouc, en 1871, aurait été aussi d'origine transylvaine.

En 1870 Petrescu constatait 249 familles roumaines à Silistrie, représentant une population de 837 âmes (certains noms sont extrêmement caractéristiques : Frunză-Verde, Mămăligă, Muşatu, Peşte-lung, Şontea, Ştregăriţa, Tunsu, Ţinţaru. Dans le village d'Oltina il y avait, vers la même époque, 779 habitants roumains (noms : Ciuculeacă, Coţofană, Gergilă, Gîrdea, Gherghiniţa, Goglează, Mustăţea, Socoteală), dans celui de Câşla 127 autres, dans le village de Beilic 459 (noms : Brănduşu, Cărgilă, Cuconu, Cocosica, Leică, Potlogea, Seimeneanu — de

Seimeni, dans la Dobrogea —, Tîrnă, Urechiatu), à Bugeac, 230 âmes (noms: Cercel, Chechea, Dragne, Văcaru), à Ostrov (en 1874) 1.330 habitants de cette nation (noms: Bănică, Banu, Briceag, Bonțoiu, Cîntă-bine, Chibuț, Chircea, Cocoșel, Cumoară, Fătăilă, Fildeșiu, Galiceanu — de Galița —, Gilceavă, Goșea, Goștilă, Hățu, Lulea, Mogîldea, Mogoș, Moșu, Mutăcasă, Pîrjol, Pîrle-oală, Pîrpală, Pistică, Pîsîcaru, Poștaru, Prunaru, Puiu, Roibu, Săracu, Sfîntu, Soare, Spîrcă, Știrbu, Urlă, Ursu, Varză-verde. Voicilă). **N. Iorga.**

* * *

Ștefan Meteș, *Relațiile comerciale ale Țerii-Românești cu Ardealul până în veacul al XVIII-lea*, Sighișoara 1921.

Cet ouvrage étendu, contenant plus de 200 pages de grand format est l'exposition complète, basée souvent sur des sources qui sont employées pour la première fois, des relations de commerce entre la principauté de Valachie et la Transylvanie jusqu'à l'époque où cette province fut occupée et administrée par les Autrichiens. C'est même plus que cela, car il représente le dépouillement complet de ces sources, dont rien n'a été élagué, le catalogue, pour ainsi dire intégral, de tous les faits, grands ou menus, qui forment la trame séculaire de cette activité commerciale.

Maintes fois les ouvrages antérieurs sont rectifiés ou complétés. Comme exemple, voici la première mention, jusqu'ici négligée, du roumain employé dans des actes publics. Les comptes de la ville transylvaine d'Hermannstadt-Sibîiu (*Quellen zur Geschichte Siebenbürgens aus sächsischen Archiven*, I, Hermannstadt 1880, p. 195), portent, à la date du 30 novembre 1495, cette notice: „Sacerdotii wallachicali pro diversis litteris in eodem linguagio [scilicet: wallachicali] scriptis dedit dominus magister civium flori.» Ailleurs on signale, comme fait nouveau au cours des relations des Roumains avec l'Italie, l'inscription sur une cloche du monastère de Polovraci, qui mentionne, en 1617, le fabricant Domenico Macarini (p. 160, note 1).

Les sources magyares, ordinairement employées seulement d'une manière subsidiaire et auxquelles cette fois on a pris tout ce qu'elles sont capables de fournir, sont surtout mises à profit

pour projeter sur maintes relations journalières une lumière plus forte et parfois toute nouvelle.

Il ne faut pas oublier l'index analytique et la table des noms, riche et commode.

N. Iorga.

* * *

G. Murgoci, *La population de la Bessarabie, étude démographique*; préface de M. de Martonne, Paris 1920.

«Il suffit», écrit M. de Martonne, «de parcourir la Bessarabie d'un bout à l'autre (à condition de savoir le roumain), pour avoir l'impression que les trois quarts de la population parlent la même langue qu'en Moldavie... Les Roumains occupent toujours en masse compacte les districts de la Bessarabie centrale. Il est impossible d'estimer leur proportion à moins de 60 pour cent de la population totale, à moins de 70 pour cent de la population rurale.»

D'après M. Murgoci la population de la Bessarabie, qui est la Moldavie orientale, entre le Pruth et le Dniester, détachée par les Russes en 1812, aux termes d'un traité avec les Turcs, et revenue en 1918, de sa propre volonté, à la mère-patrie, s'élève aujourd'hui à 2.800.000 habitants, dont 1.850.000, Roumains.

Il donne une description géographique compétente du pays, un aperçu sur le passé des Roumains, puis présente toutes les statistiques bessarabiennes à partir de l'annexion, qui trouva, en 1812, sur un chiffre total de 450.000 habitants, une proportion de 90 % Roumains (le reste, des Grecs, des Arméniens, quelques Bulgares au Sud, quelques villages ruthènes au Nord-Ouest).

Le travail est très serré et absolument concluant.

M. Murgoci ajoute que le nombre des Roumains vivant au-delà du Dniester, en Ukraine, dépasse 500.000 âmes. Et ce sont de très anciens colons, au moins du XVII-e siècle.

Et voici la jolie comparaison par laquelle, parlant des colons russes ou amenés par la Russie, l'auteur finit son opuscule :

«Dans l'été de 1918, lors de la fenaison, les paysans de Moldavie ont remarqué avec surprise que leur foin contenait une multitude de fleurs inconnues.

«Ces fleurs étaient nées des graines que contenait le fourrage apporté, l'été précédent, des steppes de Russie et d'Asie pour les chevaux des Cosaques sur le front roumain.

«Fleurs curieuses, fleurs charmantes, — fleurs étrangères.

«Semées par le hasard, elles ont été recueillies et nourries par la bonne terre de Moldavie. Ont-elles pour cela modifié le caractère de la flore moldave?»

N. I.

* * *

Vasile Grecu, „*Erotocritul*“ lui *Cornaro in literatura românească* (extrait de la „Daco-Romania“, 1), Cluj 1920.

L'auteur, qui connaît l'édition critique, donnée en 1915, par M. Xanthoudidès, de „l'Érotocrite“ de Cornaro, ne se décide pas sur la date à laquelle a pu être rédigé ce bizarre produit fantastique d'une imagination presque populaire : comme il est question cependant d'un „Vladistrate prince des Valaques“, il faut penser à Vladislav Voévode de Valachie pendant la seconde moitié du XIV-e siècle. Il faut remarquer aussi que, malgré la présence d'un seigneur grec de Caramanie, il n'est faite aucune mention des Turcs. Il faudrait admettre que Cornaro, probablement le notaire qui vivait vers 1600, n'a fait que s'approprier un ouvrage anonyme plus ancien.

Les traductions roumaines, du XVIII-e siècle, sont dûes à Christodore Joannou de Trébizonde, que M. Grecu identifie avec un Grec originaire de Souméla en Asie Mineure, qui vivait à Constantinople en 1780, et à un Roumain. On a aussi des manuscrits portant une transformation du récit. Une de ces formes est le roman de „Philérote et d'Anthouse“. Anton Pann, un célèbre écrivain populaire, imite plus tard la version grecque moderne donnée par l'historien Denis Photeinos.

L'auteur n'a pas eu le temps de consulter l'ouvrage de M. H. Pernot sur le roman crétois (Paris 1918).

N. I.

* * *

Gentscho Tzenoff, *Geschichte der Bulgaren*, Berlin 1917.

Ce livre sur l'histoire des Bulgares, produit de la curiosité manifestée sur ce sujet par „Messieurs les officiers de l'état-major de l'inspection des étapes allemandes no. 11“, est sans doute un des documents les plus remarquables de la psychose scientifique causée par la guerre.

Les Bulgares ne sont pas une peuplade issue de la steppe et apparentée aux Turcs. Les Scythes sont pour l'auteur des Balcaniques incontestables. «La Scythie c'est la Thrace ; les peuplades Scythes sont des peuplades thraces.» Tomis doit être cherchée «sur la côte thrace de la Mer Égée entre la Strouma et Portolagos». Le roi Darius ne combattit donc pas les Scythes dans la steppe russe, mais bien «en Macédoine, près du lac de Prespa et dans le pays des Bodines c'est-à-dire Vodéna.» La Scythie est la Thrace, la Thrace c'est Troie. Les Bulgares de la plus ancienne couche sont donc identiques avec les héros d'Homère. Car ils sont une ancienne nation thrace et troyenne⁴. Ou n'a qu'à chercher dans Hérodote...

Pour mieux „prouver“ cette thèse M. Tzanoff se donne la peine de fouiller dans toutes les sources anciennes, et son livre de 150 pages commence par l'Iliade pour finir au traité de Bucarest, en 1913.

Il faut reconnaître que de pareils livres ne sont pas d'une fabrication courante: la science en reste profondément révolutionnée....

N. I.

* * *

Mișcarea cooperativă la sate în România, București 1921.

D'après cette brochure, dont la préface est signée Titu Axente, les banques populaires (villageoises) de Roumanie, ancien Royaume (sans les provinces unies) avaient en 1919, (sur 3114 organisations, avec 678.061 membres) un capital de 243.863.256 et un total de bilan s'élevant à 482.217.716 lei (Moldavie, 775 banques avec 192.719 membres et un capital de 60.462.653, Valachie, 1.402 [avec 320.537 membres et un capital de 112; 873.485; Olténie, 720 avec 156.789 membres et un capital de 65.919.276; Dobrogea, 217 avec 8.016 membres et un capital de 4.607.842). La plupart ont un capital entre 50.000 et 100.000 lei Comme profession des membres, il y a 615.443 agriculteurs, 17.061 artisans, 16.334 fonctionnaires 11.030 commerçants, 9.004 propriétaires, 5.506 instituteurs, 3.683 prêtres.

En fait de fédérales, on n'a que 45, avec 2.834 membres et un capital social de 14.400.000 lei, en plus 59.900.000 dépôts. Les communautés de fermage (obștii) étaient, en 1916, au nombre

de 505 pour une étendue de 410.414 hectares ; l'expropriation les fit disparaître en grande partie. Il y a 1.779 sociétés coopératives de production et consommation¹. Les „coopératives forestières“ possèdent plus de 10.000 hectares de terrain boisé, A signaler aussi les écoles de comptabilité fondées par les sociétés coopératives.

* * *

John Edwards, *The Knights Hospitallers and the conquest of Rhodes* (tirage à part des „Proceedings of the royal philosophical society of Glasgow“), 1920.

M. John Edwards s'occupe d'abord du bref séjour des Hospitaliers en Chypre sous le Grand-Maitre Guillaume de Villaret et des mesures réformatrices qui y furent prises. Son neveu Foulques, s'étant associé un pirate génois, Vignolo de Vignoli, occupe Rhodes, poste perdu de l'Empire byzantin, incapable de dûment défendre cette île. La citadelle ne capitula, cependant, après deux ans de résistance acharnée, que le 15 avril 1309 : les Peruzzi de Florence avaient donné l'argent, le Pape sa bénédiction. C'est à Rhodes que l'Ordre reçut sa nouvelle organisation, par «langues» nationales. On trouvera aussi, avec ces brefs renseignements, des notes sur les possessions de l'Ordre en Angleterre et en Écosse.

L'auteur donne aussi une ancienne carte et une vue de l'île en 1483.

N. I.

* * *

Stoïan Romansky, *Le complot de G. S. Rakovsky (Georges Makédon) [ou Vogoridès] à Brăila en 1842* (extrait du «Sbornik» de l'Académie bulgare), Sofia 1920.

M. Romanski reprend la question du complot bulgare pour la libération de la patrie bulgare par une expédition qui devait partir du port valaque de Brăila en 1842.

¹ En Serbie il n'y en avait, en 1910, que 200, avec 9.000 à 10.000 membres (*Eastern Europe*, I, p. 291) Ce pays n'avait en 1913 dans les banquets populaires que. 4-5.000.000 fr. (p. 292).

Cette fois l'auteur présente aussi une riche récolte de documents inédits, trouvés à Vienne ou à Bucarest: rapports consulaires antrichiens, pièces officielles en roumain, rendues parfois d'une manière assez défectueuse. Ils sont d'un grand intérêt pour connaître les dessous de la politique russe en Orient à ce moment. On attendait (p. 97) «environ mille hommes, cavaliers et fantassins», de la Bessarabie meridionale. Les Valaques eurent, dans la mêlée, un officier tué et un sous-officier et quelques soldats blessés (p. 101). Le colonel Engel échappa à peine à une attaque des insurgés totalement désorientés (p. 14). Une partie des coupables furent confiés à l'agent grec résidant à Constantinople.

N. I.

* * *

Aus dem Völkerring 1914-17. VI. Die Bulgarien, die Serbien, Bilder aus den Balkankriegen, Lahr-in-Baden, 1917.

L'élégant petit volume, très bien illustré, contient des notes de voyage dûs à des écrivains allemands, Gustave Ilg (1912) et Paul Schindler (1915-16), ainsi qu'une nouvelle de l'écrivain bulgare Ivanov (Éline-Péline). Malgré le parti-pris contre les Serbes, qu'ils cherchent à accabler, il y a des matériaux qui peuvent servir.

* * *

M. Ilg croit que l'empereur latin de Constantinople Baudouin a jadis „régne“ dans le palais des Tzars à Trnovo.... Il raconte, du reste, toute une histoire là-dessus (p. 18).

* * *

Gr. Antipa, Dunărea și problemele ei științifice, economice și politice, Bucarest 1921.

C'est un travail étendu, s'occupant de la question du Danube sous tous les rapports, l'auteur, un naturaliste, ayant été assez mêlé à toutes les discussions concernant le régime du fleuve. Aujourd'hui surtout, où on vient d'adopter les principes généraux concernant cette grande voie d'eau, cette étude compétente est particulièrement utile.

Toute une partie du livre est consacrée à l'exposition des démêlés avec la Russie pour la possession de la bouche dite d'Eski-Stamboul, en 1894-1896.

* * *

A. Andréadès, *De la population de Constantinople sous les empereurs byzantins* (dans la revue «Métron», I, no. 2), Rovigo 1920.

L'auteur cite une très riche bibliographie et il passe en revue toute l'histoire byzantine pour arriver au résultat que vers la comencement du V-e siècle il y avait un million d'habitants à Byzance. Jusqu'à la fin du XII-e siècle ce chiffre se maintiendrait. Ce ne fut qu'ensuite que la population diminua, pour se relever à l'époque turque.

* * *

Ioan D. Condurachi, *Soli și agenți ai Domnilor Moldovei la Poartă în secolul al XVII-lea*, Bucarest 1920.

On trouvera dans cette brochure, non seulement la liste des agents de la Moldavie à Constantinople, mais toute une série de notes sur les relations des princes moldaves avec la Porte dès le début, au XV-e siècle. On trouvera quelques documents en appendice.

I.

CRONIQUE

Le général Jouinot-Gambetta publie un ouvrage sur *Uskub ou du rôle de la cavalerie d'Afrique*.

* * *

On doit à M. M. J. Sillesco, C. Bungetianu et D. Stoica une brochure intitulée «Données pratiques pour les transactions commerciales avec la Roumanie» (édition du Ministère du Commerce de Roumanie).

* * *

Dans la notice sur l'école bulgare de Silistrie («Analele Dobrogei»), M. P. Papahagi rappelle le nom de Volna („valaque“) donné à un quartier de Silistrie, disparu, et constate, d'après l'étude du professeur bulgare B. Iancov, que l'élément bulgare n'existait pas dans la ville jusque vers 1886 : il y avait, en échange, des Turcs, des Roumains, des Grecs, des Gagaouzes.

M. J. Dumitrescu donne des renseignements circonstanciés sur la vie des Tatars de Pervélia (en Dobrogea).

* * *

M. M. Manoilescu donne des chiffres précis sur l'industrie roumaine dans les différents domaines (*Importanța și perspectivele industriei în noua Românie*, Bucarest 1921).

* * *

Dans son travail *Αἱ λέξεις Ἑλλην, Γραικος, Βυζαντινος, Ρωμαϊος*, etc. (Tübingen 1920) M. Mystakidès cherche à prouver que le seul nom d'Hellènes est celui qui est dû à sa nation. Pour prouver sa thèse il met en œuvre des matériaux intéressants.

* * *

Des chiffres exactes sur les finances roumaines après la guerre sont donnés par M. Nicolas Petrescu, dans la *Bankers Magazine* de février 1921.

* * *

M. M. Beza publie à Londres un choix de traductions des proverbes roumains (*Rumanian proverbs*, 1921).

* * *

La diète polonaise a publié une brochure étendue sur «le problème de la Haute Silésie»: elle contient le discours du député André Wierzbicki, avec des annexes statistiques.

* * *

Le Ministère de l'Industrie et du Commerce de Roumanie a publié une forte brochure intitulée *La Roumanie économique, pétrole, mines, industries, bois et céréales, commerce extérieur, finances*, par MM. J. Sillesco, D. Stoica et C. Bungețianu. C'est un ouvrage de circonstance, destiné à la foire de Lyon, mais on y trouvera un très grand nombre de renseignements statistiques précis et exactes. L'illustration est assez belle.

* * *

M. Julien Marțian publie à Bistrița, en Transylvanie, un „Répertoire archéologique“ pour cette province. Accompagné d'une bibliographie et d'un index, il sera du plus grand service à quiconque s'occupera de l'époque romaine et anté-romaine en Transylvanie.

* * *

M. M. J. Cămărășescu et C. Georgescu-Vilcea donnent une courte étude concernant le «droit de propriété sur les biens immeubles dans le Nouvelle Dobrogea» (Bucarest 1911).

* * *

Dans la brochure de M. Carl Anton Schäfer, *Deutsch-türkische Freundschaft* (éditions Jäckhn, Stuttgart-Berlin 1914), on trouvera des chiffres précis sur les relations économiques de la Turquie avant la guerre avec l'Allemagne.

* * *

Le Ministère de l'Industrie et du Commerce de Roumanie vient de publier une «Statistique agricole» du royaume (Imprimerie de l'État, 1921).

* * *

De nombreux documents contemporains sur l'Arménie sont publiés par M. Gr. Tchalkhouchian sous ce titre, *Le livre rouge*, Paris 1919.

* * *

Dans son travail «*Ἐπὶ τῇ ἀλώσει: τὰ μετὰ τὴν ἀλωσιν, Μωάμεθ ὁ κατακτητὴς*», Constantinople 1920, M. Mystakidès s'occupe des conditions créées à Constantinople aussitôt après la conquête turque.

* * *

Dans l'opuscule *Les forces économiques de la Roumanie*, publié en 1920 par la Banque Marmorosch, Blank et Compagnie, on donne une riche récolte de renseignements statistiques précis.

* * *

On trouvera quelques notes statistiques sur la valeur économique de la Roumanie dans le petit travail de M. Jean Antohi, *La Romania nei rapporti economici con l'Italia*, publié à Varese, en 1921, par la Chambre de Commerce italo-roumaine de Milan.

* * *

Dans le vol. XXII des „Spisanié” de l'Académie bulgare, M. Stoïan Romanski décrit l'oeuvre révolutionnaire de Georges Mamartschov et de ses «volontaires» en 1828-1829. Il emploie aussi des documents roumains inédits.

* * *

En publiant le discours prononcé par M. Bellet à la Chambre française (*La Question de Cilicie* Paris 1921), M. S. David-bey y ajoute des „notes historiques circonstanciées sur cette région, l'ancienne Petite-Arménie, toute pleine des vestiges et souvenirs des croisades.

M. Varandian s'occupe, dans un livre paru cette même année, du „Conflit arméno-géorgien“ au point de vue de l'Arménie.

I.